

GIOACCHINO ROSSINI.

— (Suite) —

Les événements politiques replaçaient alors l'Italie sous l'influence autrichienne.

Depuis dix grands mois, les héros de la république Cisalpine rongeaient leur frein. Mais une nouvelle impétueuse ranima les audaces patriotiques. Napoleon, débarqué à Cannes, marchait sur Paris et allait reprendre son trône aux Bourbons.

D'un bout de la péninsule à l'autre éclate un cri de révolte.

Joachim fait cause commune avec les plus exaltés et compose un hymne d'indépendance, que l'Italie tout entière chante en chœur.

Malheureusement, trois semaines plus tard, l'avant-garde des troupes d'Autriche pénétre dans les murs de Bologne, et le général Stephanini dresse des listes de proscription, en tête desquelles il a soin d'écrire le nom de l'illustre auteur de la *Marseillaise italienne*.

— Sauve-toi ! sauve-toi, mon fils ! disait, en pleurant le père Stanislas à son ancien élève. Ils te passaient par les armes, je te le jure, absolument comme si tu n'étais pas le plus grand compositeur d'Italie. Va-t'en ! ne fais pas mourir ton vieux maître de faim et de désespoir !

— Balle ! dit Joachim, gageons que le général me donne un sauf-conduit ?

— Malheureux enfant ! n'y compte pas. Il est impitoyable.

— Allons donc ! C'est un Autrichien, je le mystifierai, ou je ne veux plus m'appeler Gioacchino Rossini !

L'impétueux jeune homme se présente effectivement, à deux heures de là, chez le commandant en chef des forces militaires.

— Général, dit-il, en lui offrant un rouleau de papier, noué de rubans aux couleurs de l'Autriche, j'ai cru devoir rendre hommage à notre magnanime empereur François, et mettre en musique le *Retour de l'Astée*. Je vous apporte cet hymne que les fanfares de vos régiments exécuteront, si tel est votre bon plaisir.

Le chef autrichien déroula gravement le papier, s'assura par ses propres yeux que les paroles de la cantate sont bien celles que dit Gioacchino, prend une plume et trace rapidement sur une feuille de ses tablettes.

— Sauve-conduit pour le signor Rossini, patrone sans importance.

— "STEPHANINI."

Cela fait, il détache la feuille et la remet en souriant au jeune maestro, qui vient retrouver son professeur.

Il lui cria du plus loin qu'il l'aperçoit :

— Mystifié, l'autrichien ! Oh ! che bella commedia, l'excellente farce ! Que je voudrais être un peu d'eux, lorsqu'ils vont exécuter ma musique.

Sans répondre aux questions inquiètes de son vieux maître, il l'embrasse et se hâte de partir pour

Naples, où Barbaja, le roi des impresari, l'invitait à se rendre.

Le lendemain, un grand scandale eut lieu.

Tout Bologne entendit les fanfares allemandes jouer la *Marseillaise italienne*, que Joachim avait donnée à Stephanini, sans en retrancher une note, et après avoir seulement écrit sous la musique les vers du *Retour de l'Astée*.

On chercha partout l'audacieux maestro, mais il était hors d'atteinte.

Nous avons entendu Rossini lui-même raconter devant nous, en 1843, ce tour pendable.

Malgré l'énorme retentissement qu'obtenait ses œuvres, notre virtuose était loin de marcher à la fortune. En Italie on paye beaucoup en gloire, mais très peu en numéraire. Ou les impresari sont pauvres, ou leurs intendants sont lads. Dans tous les cas, on est sûr de ne pas outrepasser les bornes de la simple médisance, en traitant ces derniers de voleurs. Plus le maestro se montre sensible du côté de l'oignon, plus ils le font applaudir, mais aussi plus ils rognent sur la modeste part de sequins qui lui est due.

Rossini, à son arrivée à Naples, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans, était donc fort illustre. Seulement il logeait le diable au fond de son escarcelle.

En conséquence, il accueillit avec la plus vive gratitude les offres pécuniaires du fameux Barbaja, ancien garçon de café, devenu plus riche que le roi de Naples, à force de tailler le pharaon dans les brelans.

Outre la femme des jeux Barbaja s'était fait donner par la cour la ferme des théâtres.

Rasé, matois, doué d'un talent d'exploitation remarquable, il étudiait, depuis deux ans, la marche de Gioacchino, les progrès de sa renommée dans le monde musical, et disait en confidence à ses intimes.

— Quand ce gaillard-là sera mûr, je me charge de le cueilli, et de gagner avec lui deux ou trois cent mille sequins.

Or, à l'époque où nous sommes de cette histoire, Barbaja trouvait le jeune maestro en état satisfaisant de maturité.

Rossini, à sa descente de voiture, rendit visite à ce personnage.

— Vous m'avez écrit à Bologne, signor, lui dit-il, pour me proposer quatre mille écus d'appointements fixes. Je viens savoir le travail que vous exigez de moi.

— Oh ! dit Barbaja, presque rien. Deux partitions par année, voilà tout. Seulement, je vous prierais d'arranger, de temps à autre, pour mes chanteuses, quelques anciens opéras, au moyen desquels je soutiens le répertoire.

— Accepte ! dit Joachim.

Déjà au courant de beaucoup de détails intimes sur la vie du fermier des jeux et des théâtres, il devina pourqu'il celui-ci posait comme condition dans le traité cet arrangement de vieux airs.

Isabella Colbrand, première cantatrice de San Carlo, manifestant, chaque jour, de nouvelles ex-